

Vevey, Août 2002.

Je suis factrice. Je m'appelle Paulette et je suis factrice. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir. Je pourrais encore vous dire que j'aime tout particulièrement porter la couleur rouge, que j'ai un chat prénommé *Roméo*, que l'on ne m'a jamais appris à nager et que pendant dix-sept ans, j'ai tenu un journal. A l'intérieur j'y ai décrit des vies, six-cent-cinquante-quatre pour être précise, des fragments de vie. La vie de qui me diriez-vous ? De ceux qui peuplent la mienne. D'ailleurs, ils ont peut-être aussi fait partie de la vôtre. Les grands, les tout petits, les chiants, ceux qui rient, les amoureux, les effrontés, les pauvres, les vieux, les très vieux, les salauds, les combattants, les mamans, les joyeux, ceux qui n'ont plus envie, les vivants.

Cela va vous paraître contradictoire, mais j'ai toujours vécu seule. Je veux dire, malgré ces milliers de vie que j'ai touchées du bout des doigts pendant quelques secondes, le temps de transmettre des mots par la main, personne n'a jamais partagé la mienne. Je ne me sens pas seule pour autant. Pour les autres, là se trouve bien la plus profonde des incompréhensions. Il leur est inimaginable de pouvoir rentrer tous les soirs dans un appartement vide, sans une âme à qui raconter sa journée, de manger seule, de se laver les dents seule, de s'endormir seule, de baiser seule, de vivre seule, et de ne pas ressentir ne serait-ce qu'un souffle d'ennui. *Mais tu n'as pas envie d'avoir des enfants ? Et ton instinct maternel alors ? ; A quoi bon vivre si c'est en solitaire ? ; Tu es pourtant jolie, pas trop bête, non vraiment je ne saisis pas ; Paulette, je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais j'ai lu dans Cosmopolitain qu'à partir de quarante ans les chances de se marier diminuaient de quinze pour cent chaque année ; et enfin, la cerise, ma mère. Paulette, j'ai l'impression d'avoir fait une handicapée affective.* Aussi surprenant que cela puisse paraître, je me sens proche d'elle. Ma « génitrice » comme j'aime l'appeler lorsque nous nous taquinons. Comme si elle n'était que ça, un simple corps sans autre fonction que d'avoir créé sa progéniture. Ma mère et moi sommes de celles qui s'aiment en silence, je veux dire d'un amour présent mais transparent. Les mots trop éclatants sont excessifs et dérisoires, ils ne nous ressemblent pas. A défaut de le savoir, jamais elle ne me dira qu'elle m'aime, et pour être honnête, j'en suis, moi aussi, tout à fait incapable.

Six heures et quart. A travers les persiennes, les premiers rayons me caressent du bout de leurs doigts. Chauds et lumineux, gais comme l'été. Ils sont de ceux que je préfère au matin, il n'y a pour moi pas meilleur réveil que celui-là. J'ouvre les yeux, les volets et puis je descends à la cuisine pour me presser quelques oranges. Le jus préparé, je remonte à l'étage et là arrive

enfin, la source quotidienne de mon bonheur - ou du moins une partie. Je m'assieds sur mon balcon, les pieds sur la rambarde, et laisse le soleil réchauffer chaque fragment de ma peau. Les chevilles, le torse, les mains, les joues, le front, mon corps tout entier. La lumière, miroitant sur l'eau du lac, me force à fermer les yeux. Derrière moi Gilberto Gil entame les premières notes de *Palco*. Je savoure, la journée est à moi. Quand j'y pense, je ris de ce côté « soupe au lait » : il y a des jours comme aujourd'hui, où mon plaisir ne tient qu'à si peu, et d'autres où on pourrait m'offrir la terre sur un plateau d'argent, quand bien même je resterais insatisfaite.

Madame Kowalski. Arlette Kowalski. 91 ans. Elle est de ce genre d'homme, qui peu importe le poids des événements vécus, jamais ne faillira. Intemporelle. C'est une ancienne et son visage buriné témoigne de cette vieillesse : le teint brillant, marqué de profondes rides qui viennent prolonger les traits de sa bouche rouge et plisser ses yeux. Ses cheveux laqués forment un élégant chignon parsemé de mèches oscillant entre gris clair et gris foncé. Je remarque l'étoile de David qui pend à son cou. Elle marche dans les escaliers en claudiquant. Je le sais car il m'arrive de la croiser dans l'immeuble, juste avant de parvenir aux boîtes aux lettres. Ses pas sont toujours accompagnés de la cadence de ses colliers, s'entrechoquant contre ses seins. Ce rythme saccadé annonce inéluctablement l'arrivée de madame Kowalski, comme un tambour dans une nuit de révolte.

Huit heures. Ma journée débute avec cette mélodie, irrégulière, que je connais par cœur. Les rues de Vevey sont un véritable orchestre et lors des matins estivaux, contrairement aux jours pluvieux qui eux n'ont aucune sonorité, cette grande symphonie citadine est d'autant plus enivrante. Il y a de tout. Les commerçants, Rue d'Italie, qui débarquent leurs cageots ; un aspirateur matinal ; le vrombissement des jolies voitures, sortant de l'Hôtel des Trois-Couronnes ; une charrette, aussi vieille que la mamie qui la traîne, chaque pas lui coûtant un effort insurmontable et des « petits cons ! » à offrir à qui osera lui entraver sa route ; cette dame attendant son bus et encombrée de sacs à commissions et de quelques enfants ; les klaxons incessants des gens pressés ; la petite fille qui chantonne, l'esprit occupé à savoir si, à l'école, elle dessinera une girafe ou son papa ; le « bonjour » agréable de la fleuriste, qui se prépare à réunir le cœur des timides ou à couronner ceux qui ont trop vécu. Le silence n'est pas à négliger pour autant, c'est peut-être même celui qui est le plus parlant : quelques hommes assis à une terrasse, tirant sur leur clope, buvant leur café, et qui feront profiter tout le bureau de cette haleine de diva ; la mine fatiguée d'un maître promené par son chien ; ce

couple, poignardé par les années (ou par les siècles), ils marchent avec le cumulonimbus de l'ennui au-dessus de la tête, chacun attendant ce jour d'orage ; le regard intense d'une vieille personne, croisée n'importe où.

Boulevard d'Arcangier. Il porte un training noir, légèrement délavé avec les années et un t-shirt à manches courtes de Gianna Nannini taché par la boisson quotidienne et l'inclémence de la vie. Aux pieds, des claquettes laissant entrevoir ses orteils soutiennent tout son corps, comme si c'était elles la dernière limite avant qu'il s'enfonce dans la terre, pour toujours. Ce corps, d'un mètre soixante-cinq je dirais, appartient à un homme maigre, aux cheveux noirs, fournis, bouclés, superbes. Dernier vestige d'une vie qui fut meilleure. Il est mal rasé, mal nourri, mal foutu, mal. J'ai une enveloppe à lui remettre. Je sonne. Le regard est le premier lien que nous tissons tous les deux, le sien est lugubre, morose, presque douloureux. Mais tellement azur que je m'y perds pendant quelques instants. « C'est pour quoi ? » C'est sa voix qui m'extirpe de ma rêverie, elle est caverneuse, teintée d'un léger accent. Je lui tends le monstre. Soudainement la dernière étincelle dans son regard s'en va. A présent il y a juste l'angoisse. Le problème avec elles c'est que toute personne qui y est accommodée ne peut se laisser surprendre. Elles sont terribles quand elles vous ont. C'est un lierre grimpant, vous envahissant jusqu'à tard dans la nuit, et qui empêchera toute autre jolie plante de pousser chez vous. Elles sont impitoyables. Les poursuites. Je le sais, c'est la dernière fois qu'il m'ouvre la porte de l'appartement numéro douze. C'est la dernière fois que je vois son nom sur la sonnette jaunie. Il partira, dans le Sud ou ailleurs.

Après avoir traversé la ville, vient la pause. Vers dix heures, parfois onze. Si j'ai le temps, je pédale encore dix minutes jusqu'à la plage de la Maladaire. Je m'étends sur l'herbe tiède face au lac et le soleil est à moi pendant quelques minutes. Je considère mon travail comme la chose ayant le plus de valeur dans ma vie, non pas par besoin essentiel de travailler - bien qu'il faille se nourrir et se loger - mais plus par reconnaissance envers ce qu'il m'apporte. Je ne l'ai pas aimé tout de suite, je l'ai même détesté : sa monotonie, devoir être à la merci du temps capricieux, les regards insolents de mes collègues masculins, un colis à aller déposer au neuvième étage, l'odeur irritante d'une cage d'escalier, la couleur jaune que j'avais l'impression de voir partout. Et puis avec le temps, peu à peu, j'ai réalisé à quel point je m'étais emmurée dans cette détresse. Prendre conscience est déjà forcément un pas vers le meilleur. Il me fallait porter un autre regard sur mon travail. Il était simplement génial. Les commerçants ou les postiers sont encore les quelques derniers métiers qui peuvent se vanter

de réellement connaître une ville, par là je veux dire, connaître les gens qui la font vivre. Alors j'ai commencé à mieux observer, à me rendre compte de ce panel tellement divers qui s'offrait tous les jours à moi et il m'a fallu écrire. Je ne voulais pas qu'un jour ces gens disparaissent, et qu'il n'y ait aucune trace de la manière dont ils s'habillaient, parlaient, ou même respiraient.

« Le temps passe et ne s'inscrit nulle part ailleurs que dans les corps qui vieillissent et les enfants qui naissent. »¹

J'ai à peine atteint le palier du premier étage, mais les cris sont déjà audibles. Depuis ici, des voix plutôt féminines, deux à mon avis. Je monte les dernières marches. Sur la sonnette il y a écrit en minuscules caractères « Emma et Adèle », pas de nom de famille. La porte est entrouverte. Les regards sont directs et francs, les silences pesants. Ça gesticule partout pour accentuer des paroles déjà bien féroces. J'attends. C'est la plus jeune qui finit par m'ouvrir complètement. Échange de mimiques complaisantes. Elle a tout juste vingt ans, peut-être moins, les yeux mouillant ses joues encore acnéiques. Elle est très belle. Blonde. Des sourcils touffus sur des yeux noirs, profonds mais fuyants. Pas maquillée. Elle est vêtue d'un pull rouge en laine trop grand pour son petit corps et ses jambes sont nues. L'autre arrive, Emma je crois. Un visage osseux, des traits fins. Je la sens me dévisager, avec peut-être un soupçon d'agressivité, les restes d'avant. Et là l'imprévisible, je ne saisis pas tout de suite. Elle pose sa main sur le ventre d'Adèle. Oh. Je souris poliment et je m'éclipse, laissant les amantes s'enflammer.

J'ai moi aussi aimé, une fois. Très fort et longtemps. Un amour qui m'a surprise, c'est arrivé comme ça, une rose sur un plateau d'argent - je préfère ce dernier à l'or, beaucoup moins manifeste, avec l'or on ne peut qu'être déçue. J'ai cueilli la rose, et étant passionnée et surtout imprudente, je me suis piquée.

C'était il y a quelques années, je soufflais mes dix-huit printemps. Toujours Août, le merveilleux. Il semble surnaturel, c'est fou. On le malmène, c'est lui qui subit les fortes chaleurs, les larmes des retours sur les bancs après l'été, les nuits trop courtes, et pourtant chaque année, il revient. Nous étions plaisamment fatigués d'avoir tellement vécu avec

¹ *Bakhita*, Véronique Olmi

passion pendant ces trois mois, les souvenirs restaient les seules ruines de notre euphorie. C'était bientôt la rentrée et je tentais de profiter des quelques dernières heures vacancières. J'ai le souvenir des vacances d'été comme d'un moment de grâce, où il n'y a rien à faire d'autre que d'être heureux. Mais pour savourer ce repos à juste titre, il faut l'avoir mérité. J'en suis certaine, les vacances ne sont appréciables que si elles ont été précédées du travail. Je le connaissais bien, nous étions dans la même classe et c'était surtout un garçon de notre équipe. Pas très beau, pas moche non plus, mais la causerie la plus fine que j'aie entendue de mon jeune âge. Une maîtrise parfaite de la langue, et de la sienne. Des mains superbes. La tendresse que nous éprouvions à l'égard de l'autre était réservée, mais vivante. Je ne recevais pas de longs messages me disant combien il m'aimait, pas de bouquets aux milles roses. Il m'aimait et c'était lui ma rose. Pendant longtemps j'ai eu son nom tatoué sur mes lèvres, un prénom beaucoup trop rude pour la douceur qu'il apportait à ma vie. Ça a duré le temps de quelques étés, des heures ensemble à profiter de rien. La Paulette d'antan n'avait en aucun cas prévu cette affection soudaine. Mais à la chaleur et au corps, le cœur ne peut que succomber.

Il est bientôt vingt-et-une heures. Je marche au bord du lac. Sur les quais les enfants jouent et pleurent des fois, mais l'atmosphère est à la paresse et aux rires. Le soleil se laisse désirer, virant du pourpre à l'orange pour enfin s'éclipser dans le noir étincelant de la nuit stellaire.

Je suis une vivante et je mourrai, mais lui en réchauffera beaucoup plus que tous ceux qui ont noircis mes carnets.